

Avant-propos

Le jeudi 12 mars 2020, je signalais le « bon à tirer » (BAT) de cet ouvrage, donnant ainsi le feu vert pour le lancement de son impression par Gaël Letranchant, l'éditeur de cet ouvrage. Évidemment, ce BAT est parti à la poubelle dès le lendemain, confinement oblige !

Une fois la sidération dépassée, nous avons échangé avec Gaël Letranchant et rapidement convenu de deux choses : le report de la date prévue de sortie de l'ouvrage et la nécessité de réfléchir à l'adaptation de son contenu pour tenir compte de cet événement « extra-ordinaire » (au sens premier du terme) : le confinement de la majorité du monde et l'arrêt partiel de son économie à cause de la pandémie planétaire de la Covid-19.

Se posait donc la question des modalités de l'adaptation de cet ouvrage. Bien entendu, n'en faire aucune était impossible, sous peine de « sortir » un ouvrage – dont l'objectif est de donner des clés de compréhension du monde actuel – complètement obsolète. D'un autre côté, tout réécrire en faisant de la pandémie de la Covid-19 l'alpha et l'oméga pour comprendre le capitalisme digital et son évolution à venir serait à mon sens une erreur dès lors que ce livre est aussi un plaidoyer en faveur d'un « temps long » pour analyser notre époque.

Pour éviter ces deux écueils, j'ai fait le choix suivant : « relire » entièrement ce « manuel de survie » (cette expression est antérieure à la Covid-19 et n'est en aucun cas un jeu de mots douteux...) avec mon œil nouveau de « confiné » tout en conservant pour l'essentiel le texte initial et synthétiser mes réflexions sous la forme d'une conclusion supplémentaire – un peu comme si je proposais une 21^e question – intitulée « *Propos conclusifs d'un ex-confiné (10 juin 2020)* ».

Voilà ! Maintenant que vous connaissez un des petits secrets de fabrication de ce livre, vous pouvez en commencer la lecture.

Introduction

Capitalisme, citoyenneté et digitalisation, *What's up doc?*¹

Il y a dans notre pays une fracture... *phygitale*.

Par ce terme un peu barbare, j'entends deux choses : une fracture géographique (« physique ») et une autre fracture, celle-ci digitale. Elles sont aujourd'hui au cœur de ce qu'en leur temps le candidat à l'élection présidentielle Jacques Chirac et le géographe Emmanuel Todd avaient appelé la « fracture sociale ».

Pourquoi « géographique » ? Parce qu'il existe bel et bien une France fracturée entre d'un côté la « France des Villes » et de l'autre la « France des Champs ». Dans mon propos, point de retour en arrière. Cette France fracturée n'est pas la même que celle qui existait au début du XX^e siècle et qui a provoqué l'exode rural du monde agricole vers les villes. C'est celle des grandes métropoles, dans lesquelles existent des emplois, des services publics et des médecins (*sic* !) à proximité, qui cohabite avec celle de l'autre territoire, celui dans lequel il faut prendre sa voiture et faire une à plusieurs dizaines de kilomètres pour se faire soigner, récupérer un colis à La Poste ou tout simplement se rendre sur son lieu de travail... Bien entendu, cette analyse est caricaturale, trop simple (elle demanderait certainement à être « raffinée ») mais il me semble qu'elle contient une part réelle de vérité sociale de notre pays. Je crois d'ailleurs (et je ne suis pas le seul) que le mouvement des Gilets jaunes apparu en France durant l'automne 2018 est aussi une traduction de cette fracture géographique.

Pourquoi « digitale » ? Parce que la révolution des technologies du numérique s'accompagne d'une transformation des inégalités socio-économiques et

¹ Célèbre formule de Bugs Bunny que l'on peut traduire par « Quoi de neuf, Doc ? ».

14 Le « Nouveau Monde » n'existe pas... encore !

géographiques (Rallet et Rochelandet, 2004) et que, pour prendre une formule un peu grandiloquente, il en va de l'honneur de l'action publique que d'agir face à cette transformation. En réalité, cette transformation peut être qualifiée de fracture. Elle est aujourd'hui double : elle concerne à la fois l'accès à ces technologies (*À l'endroit où je vis, suis-je correctement desservi par le réseau ou suis-je desservi par des « corbeaux numériques » ?*) et aussi leur usage (*Dans quelle mesure suis-je capable de les utiliser, que l'on parle d'ordinateur, de tablette ou de smartphone ?*). Sans rentrer ici dans les détails, nous savons tous que la question de l'accès est avant tout une question géographique, alors que celle de l'usage est davantage une affaire de génération, de niveau d'étude et de revenu (Bigot *et al.*, 2013). Cette question de la fracture phytigitale est à mon sens l'un des deux sujets majeurs de l'action politique en France². Mais alors que faire ? Dans un premier temps, comprendre finement pour dresser le diagnostic du monde dans lequel nous vivons pour ensuite agir.

Comprendre d'abord : vivons-nous dans un « Nouveau Monde » ?

Le 31 août 2017, Emmanuel Macron accordait une grande interview à un hebdomadaire français d'information³. Il y précisait entre autres que :

« Nous vivons un mouvement inéluctable de transformation du travail, car nous sommes entrés dans une économie de l'innovation, des compétences et du numérique. »

Quelques lignes plus tard, il enfonçait le clou en affirmant que :

« C'est une révolution copernicienne » ou encore que « puisque l'on entre dans un monde très schumpetérien, il est important de libérer le processus de "destruction créatrice". »

Durant ce même été, il a tweeté cette fameuse formule de « *Start-up Nation* » et emploie régulièrement d'autres termes peu communs comme celui de « disruption » ou même de « Nouveau Monde ». Mais de quoi parle-t-il ? Plus globalement, sommes-nous entrés dans un monde réellement nouveau ?

Cette question est vaste – y répondre dans le détail fait l'objet de ce livre – mais je me lance et tue donc le suspense insoutenable. Au risque de prendre le contrepied de beaucoup d'éminents intellectuels de notre pays⁴, je répondrai : plutôt non. En réalité, je crois que nous vivons depuis une bonne quinzaine d'années une période de changements très intenses (on appelle cela une révolution industrielle) qui caractérise le passage/remplacement d'une économie (l'Ancien Monde) à/par une autre (le Nouveau Monde). Ces modifications profondes,

² L'autre sujet majeur est la question de la transition écologique. Elle est totalement liée à celle de la fracture digitale. J'y reviens dans la conclusion de ce livre.

³ *Le Point*, n° 2347.

⁴ Et un peu aussi, il faut bien le dire, parce que la provocation est souvent réjouissante...

qui pourraient durer encore une à quelques décennies, ne constituent pas ce Nouveau Monde mais ses prémices. Le Nouveau Monde n'existe donc pas, du moins pas encore ! Ce qui se déroule sous nos yeux, ce sont les adaptations, souhaitées ou non, de notre monde actuel pour permettre l'arrivée d'un autre : le « Nouveau ». Or, il ne faut pas s'y tromper : ces modifications, c'est la tectonique des plaques ! Ce sont bel et bien des évolutions de grande ampleur qui touchent l'économie, la science, la société dans son ensemble.

Genèse et contenu du livre : 20 questions pour comprendre le Monde qui nous entoure

À l'aube du XXI^e siècle, il y a maintenant une quinzaine d'années, nous avons tenté avec un collègue – Albéric Tellier – de proposer une interprétation globale de ce phénomène (qualifié souvent à l'époque de « Nouvelle Économie ») dans un ouvrage intitulé *Nouvelle économie, net organisations*⁵. En le relisant, je me suis rendu compte que sur un certain nombre de points nous avons eu raison, sur d'autres moins (pour ne pas dire plus)... En 2001, nous avons ainsi défendu la thèse que nous vivions des années assez anxiogènes que les économistes et les historiens qualifient de révolution industrielle. Autrement dit, une période assez courte (tout au plus quelques dizaines d'années) de mutations très profondes du système économique dans son ensemble qui débordent sur le droit, les relations au travail et sans doute les rapports humains en société en général. La citation des propos de deux collègues économistes, Éric Brousseau et Gilles Rallet, qui débutait ce livre, pourrait tout à fait être reprise aujourd'hui : « *Tout ne commence pas et ne finit pas avec Internet, qui n'est ni une refondation complète de l'économie, ni une renaissance de l'humanité, mais la dernière couche d'une transformation profonde du système économique* » (*Le Monde*, 21 avril 2000). Dans ce contexte, ce livre a trois objectifs :

- tout d'abord, effectuer de nouveau cet exercice de compréhension de notre monde économique ;
- proposer ensuite une lecture plus large et plus personnelle – avec une dimension citoyenne en plus – de ce monde économique... en allant parfois jusqu'à connecter mes analyses avec le monde politique ;
- ne pas écrire un livre d'universitaire (et plus généralement de chercheur) pour d'autres universitaires et chercheurs (déjà fait !) mais un livre pour tous, accessible dont l'objectif est bien de donner des clés simples de compréhension. Je crois fermement à l'utilité sociale d'une telle démarche et c'est notamment pour ça que j'aime tant mon métier d'universitaire : parce qu'il me permet de proposer aux étudiants des grilles de lecture pour analyser le monde (nouveau... ou pas !) dans lequel ils vivent et ainsi – du moins

⁵ Publié aux Éditions EMS (Éditions Management et Société) en février 2001.

je l'espère – leur permettre de mieux comprendre ce qu'ils y font et ce qu'ils veulent y faire.

Revenons tout d'abord sur le premier point. Sur le fond, notre thèse n'a pas changé : nous sommes bien « en plein » dans une révolution industrielle, la troisième de notre histoire. Je rajoute toutefois le point suivant : cette révolution est largement fondée sur un capitalisme qui tranche sur certains points avec celui que nous avons connu. Ce CAPITALISME DIGITAL, puisque c'est ainsi que je le propose de le nommer, doit absolument être compris dans son ensemble si nous voulons collectivement y faire face avec efficacité. C'est l'objet de ce livre.

Ensuite, ce livre n'est donc un livre de « savants » pour « savants ». Depuis quelques mois, mes étudiants et mes proches me sollicitent régulièrement pour comprendre ce qui se passe : « *Monsieur, est-ce que c'est vrai que le travail devra être partagé par la suite et qu'on travaillera de moins en moins* », « *Dis Papa, c'est qui Schumpeter ?* », « *Sera-t-on remplacé par des robots ?* », « *Et toi, t'en penses quoi : on vit dans un nouveau monde ou pas ?* » Ou enfin, ma question préférée : « *Dis Papa, comment on fait pour disrupter ?* »... Que des étudiants posent des questions à leur enseignant, rien de plus normal (c'est même rassurant !). Mais cette recrudescence de questions dans mes sphères familiale et amicale m'a mis la puce à l'oreille. Et s'il y avait une réelle demande de meilleure compréhension pour notamment se rassurer et pour mieux construire notre avenir et celui des générations futures ? Et si oui, ne pourrais-je pas, en tant qu'universitaire, chercher à satisfaire ces curiosités par un ouvrage davantage « grand public » ? C'est comme ça qu'est née l'idée de ce livre. Elle fait aussi écho à des débats qui traversent notre communauté universitaire autour de l'intérêt sociétal de nos recherches : comment nous, universitaires spécialistes du monde des entreprises, pouvons-nous servir le plus grand nombre ? L'une des réponses est de faire ce que l'on pourrait appeler de la « valorisation » (mot bien plus heureux que celui de « vulgarisation ») de nos recherches en les diffusant dans des formats qui permettent à tous de se les approprier. Et il y a une réelle demande en la matière comme l'illustre le superbe succès « économique » du livre de « notre » prix Nobel Jean Tirole *Économie du bien commun* sorti en 2016.

Nul besoin donc de compétences particulières en économie ou en management pour le lire mais simplement une volonté de comprendre le monde qui nous entoure. J'ai fait le choix de simplifier cette compréhension en partant de questions – une vingtaine – auxquelles j'apporte des réponses ou plutôt des éléments de réponse. Elles s'appuient à la fois sur des faits, des concepts théoriques et des interprétations parfois très personnelles (en prenant bien soin de les distinguer les uns des autres) pour permettre à chacun de se faire sa propre opinion. Même si ces questions sont regroupées en grandes thématiques, leurs réponses peuvent être lues indépendamment les unes des autres. Chacun peut donc « picorer » ce qui l'intéresse dans ce livre, sans forcément le lire dans son intégralité, en choisissant les questions (et les réponses) qui l'intéressent particulièrement.

Ce livre se présente donc sous la forme de questions/réponses mises en perspective au moyen de l'actualité, l'histoire et les débats qu'elles suscitent. Le choix de s'appuyer sur des questions est venu assez naturellement. Il permet de rendre assez vite les choses concrètes et de donner au livre une forme assez ludique. Les questions elles-mêmes ont été faciles à formuler tant l'actualité et les conversations familiales, amicales et professionnelles tournent toutes autour des mêmes sujets : l'avenir de nos enfants, celui de l'économie française, les conséquences sociétales du capitalisme. Pour que l'ensemble soit cohérent, ces questions ont été regroupées en deux grands thèmes qui sont autant de parties pour ce livre.

La première peut être résumée par la question suivante : dans quelle économie vivons-nous ? La réponse peut être très rapide : dans une économie de marché ! C'est-à-dire dans une économie dans laquelle pour tout bien ou service, il existe une offre mais aussi une demande, la confrontation des deux permettant d'établir un prix auquel l'acheteur peut acquérir le bien en question⁶. Dis comme cela, cela paraît très simple mais lorsque l'on regarde les choses d'un peu plus près, ça se complique même si la logique générale est toujours la même (l'échange fondé sur les prix reste le mécanisme de base de cette économie). Prenons un exemple. Imaginons que j'écrive ces lignes le 16 juillet 2018, le lendemain de la victoire de la France en Coupe du monde. Imaginons toujours que la veille, dans l'euphorie générale du quatrième but, j'ai tenté une petite danse de joie, ai dérapé sur le carrelage pour atterrir dans ma baie vitrée, que cette même baie vitrée n'ait pas supporté ce contact et ait littéralement explosé sous le choc !⁷ Comment une économie de marché va-t-elle résoudre ce problème de remplacement d'une baie vitrée ? Grâce à ce fameux mécanisme de marché. En passant un certain nombre de coups de téléphone à des entreprises commercialisant des baies vitrées, je vais faire connaître ma demande et mon besoin. Elles vont répondre à ce besoin en me proposant un devis me donnant un prix pour son remplacement. Une fois que je vais estimer avoir reçu suffisamment de devis, je vais choisir l'entreprise avec laquelle je vais travailler et donc le prix que je vais devoir payer pour avoir une nouvelle baie vitrée. En réalité, ce n'est pas tout à fait comme ça que les choses devraient se passer. Étant d'un naturel prévoyant, j'ai une assurance qui couvre de tels risques. Je vais donc déclarer cet accident et ma compagnie d'assurances va prendre en charge les coûts de réparation en me laissant à charge une certaine somme (une franchise). Vous me direz : mais c'est très différent, il n'y a pas de mécanisme de prix ici ni de confrontation de l'offre et de la demande ! Si ! D'abord parce que l'on peut considérer que la franchise est elle-même un prix : c'est ce que me coûte le fait de tenter

6 Il existe bien entendu des alternatives à l'économie de marché. Par exemple, le XX^e siècle a été celui de l'expérimentation de l'économie « tout État » dans laquelle ce dernier s'occupait de tout comme par exemple en URSS, en Chine ou à Cuba. À cette époque, on parlait d'économie communiste ou d'économie planifiée. Indépendamment de toute opinion politique, il me semble que l'on ne peut pas dire que ses expérimentations aient été un franc succès...

7 Bien entendu, cet exemple est totalement fictif. Cette scène n'a jamais existé que dans mon imagination...

18 Le « Nouveau Monde » n'existe pas... encore !

une petite danse ambitieuse pendant une finale de Coupe du monde... Ensuite, parce que j'ai choisi mon assurance sur la base de mes besoins (ma demande) et des caractéristiques du contrat d'assurance qu'elle m'a proposé (les risques couverts, son prix...), contrat en concurrence avec celui d'autres compagnies d'assurances. Ici, le prix ne concerne plus un produit (une baie vitrée) mais un service (la couverture d'un certain nombre de risques domestiques).

Ce que cet exemple montre aussi, c'est que la façon dont cette demande a été satisfaite s'est appuyée sur plusieurs choses qui n'existaient pas il y a 20 ans lors du premier titre mondial de l'équipe de France : Internet (qui existait déjà mais balbutiait) et surtout un smartphone (qui lui n'existait pas tout court). En effet, une petite heure après que la baie vitrée a été brisée, j'ai déclaré ce sinistre en me connectant au site internet de ma compagnie d'assurances qui m'a rappelé le lendemain, tout comme l'entreprise qu'elle avait sélectionnée. Tout cela moins de 12 heures après l'accident. Bien entendu, il était tout à fait possible il y a 20 ans de faire la même chose par téléphone. L'utilisation d'un smartphone a certes sans doute permis d'accélérer le traitement de ma demande mais ne change guère le fonctionnement du secteur de l'assurance. Sauf que mon smartphone est aujourd'hui un téléphone mais aussi un moyen de paiement, un appareil photographique, une quasi-pièce d'identité, une bibliothèque numérique, une télévision... Plus globalement, notre économie est devenue numérique (*digital* en anglais). Tout comme le chemin de fer et l'électricité ont révolutionné la fin du XIX^e siècle, Internet et l'informatique connectée sont en train de bouleverser notre XXI^e siècle. Dans ce capitalisme digital, on retrouve des phénomènes et situations classiques en économie mais aussi des choses assez inédites. Faire le tri et comprendre cette économie, tel est l'objet des dix premières questions de ce livre :

1. Le capitaliste fume-t-il le cigare ?
2. Le capitalisme a-t-il toujours été une affaire de fumeurs de cigares ?
3. Qu'est-ce que le capitalisme digital ou qui fume aujourd'hui les cigares ?
4. Comment passe-t-on d'un Ancien à un Nouveau Monde ?
5. Un Nouveau Monde est-il en marche ?
6. Quelles sont les caractéristiques de la période actuelle ?
7. Peut-on faire la révolution sans smartphone ?
8. Quel drôle d'oiseau permet de comprendre le développement économique ?
9. Quels scénarios pour le travail en 2050 ?
10. Synthèse : Et si le Nouveau Monde était tout simplement celui de l'économie de la connaissance ?

La seconde a trait aux agents (je préfère parler d'acteurs) de cette « nouvelle économie ». Qui sont donc les entreprises du capitalisme digital ? Comme souvent, on trouve dans le capitalisme digital des acteurs assez établis, comme

par exemple Apple, Microsoft et Intel mais aussi des « petits nouveaux » dont la croissance a été extrêmement rapide : un épicier 4.0 qui vend absolument de tout (Amazon, créé en 1994), un trombinoscope d'étudiants devenu un immense réseau social (Facebook, créé en 2004), un algorithme de recherche surpuissant (Google, créé en 1998)... La coexistence de ces acteurs établis avec ces petits nouveaux est évidemment l'une des questions centrales dans ce capitalisme digital, les petits nouveaux étant devenus aujourd'hui des « énormes » nouveaux, chacun le leader (ou presque) dans son domaine. Au point même que l'on a créé un acronyme aujourd'hui très connu pour les caractériser : GAFA pour Google, Apple, Facebook et Amazon (auquel on ajoute souvent le M de Microsoft pour former GAFAM). Au-delà de cette question générique de l'identité de ces acteurs du capitalisme digital se pose aussi la question de leurs comportements, leurs modalités de fonctionnement et la manière dont ils parviennent à satisfaire leurs clients tout en gagnant de l'argent (ce qu'on appelle leur *business model*). Cette dernière partie de la question est d'autant plus amusante qu'une partie des activités liées à Internet est tout simplement... gratuite : consultation d'informations, visionnage de télévision, de films de cinéma, chargement d'applications utilitaires ou ludiques (*Candycrush*, quelle horreur...). On verra notamment que cette « gratuité » est tout sauf philanthropique et que se cachent derrière de redoutables machines à « gagner de l'argent » (ce qui n'est d'ailleurs *a priori* ni immoral ni illégal). Elles construisent des positions de marché *très fortes* dont on doit d'ailleurs se demander si elles ne sont pas tout simplement *trop fortes*⁸. Les dix questions suivantes creusent ces différentes facettes des acteurs du capitalisme digital :

11. « Dites Monsieur, pourquoi *disrupter* c'est punk ? »
12. Un entonnoir percé est-il indispensable pour innover ?
13. Dans un monde digital, l'innovation est-elle hors sol ?
14. Devons-nous avoir peur des GAFA ?
15. Comment les entreprises « digitales » gagnent-elles (beaucoup) d'argent ?
16. Innover : à quel prix ?
17. Vivons-nous dans une « *Start-up Nation* » ?
18. Le côté obscur de la Force : que penser de l'ubérisation ?
19. Libérée, délivrée : l'entreprise doit-elle faire appel à la Reine des Neiges pour innover ?
20. Le capitalisme digital crée-t-il réellement de nouvelles formes d'entreprise ?

⁸ Lorsqu'une position de marché devient trop forte, il y a risque réel de déboucher sur un monopole. Dans ce cas, les questions de la légalité d'une telle position et de l'intérêt pour les citoyens sont alors posées.

20 Le « Nouveau Monde » n'existe pas... encore !

Dernière question : mais que faire alors ? Comment la France peut-elle tirer son épingle du jeu dans ce capitalisme digital ? Dans une concurrence mondiale fondée sur des changements technologiques très rapides, il est évidemment naturel de se demander comment son pays et l'accord global inter-États dont il fait partie (l'Union européenne) peuvent faire face à cette nouvelle donne mondiale. Quelles décisions économiques prendre ? Quels choix politiques affirmer ? Comment agir ? Le tout dans un monde où la question de l'urgence écologique est fondamentale. Je m'essaierai donc au jeu toujours amusant des prescriptions en essayant d'éviter le piège du « *yakafautcon* » !

Bonne lecture
Thomas Loilier
Professeur d'Université
Cairon, le 18 décembre 2018